

Lukacs et l'ombre de Staline

Successivement porte-parole et pourfendeur du stalinisme, Lukacs a vécu de l'intérieur les secousses de la pensée marxiste. Le philosophe roumain Nicolas Tertullian analyse ces revirements.

LE MONDE | 01.09.1980 à 00h00 • Mis à jour le 01.09.1980 à 00h00 | DIDIER ERIBON

L'ITINÉRAIRE politique et intellectuel de Georges Lukacs, philosophe hongrois mort en 1971 et l'un des plus grands théoriciens marxistes, notamment dans le domaine de l'esthétique, est complexe. Après une première période où il subit l'influence de la philosophie néokantienne et de Hegel, il découvre le marxisme et l'action politique. Il fait partie du gouvernement de Bela Kun en 1919. Ses écrits de cette époque tentent de faire une synthèse entre la dialectique hégélienne et la philosophie marxiste. Exilé en U.R.S.S. pendant le nazisme, il devient ensuite un peu un théoricien officiel et le porte-parole de l'orthodoxie stalinienne. C'est alors qu'il renie son principal ouvrage de l'époque précédente Histoire et Conscience de classe.

Mais il sera ensuite un des plus ardents artisans de la déstalinisation. Il prend part à l'insurrection de Budapest en 1956, et participe au gouvernement d'Imre Nagy, ce qui lui vaut d'être déporté comme les autres membres de ce gouvernement. Par la suite, Lukacs tentera une critique radicale des excès du communisme, tout en restant profondément marxiste. Il soutient le printemps de Prague et l'action de M. Kadar en Hongrie.

Comment, avec le recul du temps, juger ces évolutions et en particulier les rapports de Lukacs avec le stalinisme ? C'est ce que nous avons demandé au philosophe roumain Nicolas Tertullian, auteur de Georges Lukacs. Étapes de sa pensée esthétique, qui paraîtra à la rentrée aux Éditions Sycomore.

" La plus connue des œuvres de Lukacs, en France du moins, " Histoire et Conscience de classe ", est, sans aucun doute, une œuvre qui a fait date, mais que son auteur a reniée...

- Histoire et Conscience de classe est une œuvre très importante pour la pensée du vingtième siècle. Non seulement pour la pensée marxiste, mais d'une manière générale. Il est même possible que Heidegger l'ait lue, et certains chercheurs ont apporté des éléments d'ordre philologique pour prouver que, dans l'Être et le Temps, il y a une polémique cachée avec Lukacs.

" Il y a dans Histoire et Conscience de classe un élan, une frénésie dialectique, qui fait que cette œuvre garde son caractère séduisant et attirant, même aujourd'hui. Il est vrai que l'auteur lui-même a pris des distances à l'égard de cette œuvre. Mais le texte qu'il a consacré en 1967 à une analyse rétrospective des qualités et défauts de cette œuvre développe une position beaucoup plus nuancée que ses autocritiques des années 30. Ce qui faisait la puissance de persuasion de cet ouvrage, c'est la valeur accordée à la praxis, à la tension créatrice de la subjectivité. C'est une sorte de marche triomphale du prolétariat, qui est aussi la marche de l'idée hégélienne.

" Le problème est de savoir si les distances que Lukacs a prises sont justifiées ou bien simplement circonstancielles.

" Je crois que ce détachement marque une conversion philosophique sincère. Lukacs a changé de point de vue sur certains problèmes philosophiques importants, à la suite d'une réflexion plus approfondie.

" Même Merleau-Ponty, qui a été parmi ceux qui ont redécouvert l'importance de cet ouvrage, lorsqu'il parle de l'autocritique de Lukacs dit qu'il y avait dans ce livre une dialectique trop " agile " et trop " notionnelle ". Lukacs s'est rendu compte que le poids de l'objectivité est plus grande qu'il ne l'avait fait, de la fallait tenir compte, dans une mesure incomparablement plus grande qu'il ne l'avait

fait de la densité, de la résistance et de la complexité du réel par rapport à l'expansion triomphante de la subjectivité.

Dogmatisme

- Lorsque la première autocritique a été prononcée, Lukacs était devenu un penseur dont les textes étaient plutôt sommaires et les polémiques sectaires et dogmatiques. N'était-il pas devenu un penseur officiel du stalinisme ?

- La question du rapport de Lukacs au stalinisme est l'un des problèmes les plus complexes pour l'histoire des idées politiques et philosophiques de notre temps.

" Lukacs a appuyé Staline, non seulement dans le débat avec Trotski à la fin des années 20, mais aussi dans le débat philosophique organisé à Moscou, dans les années 30, sur les indications de Staline. Lukacs, dans son autobiographie inédite, parle de ce débat comme d'un tournant dans son évolution philosophique.

" Il a appuyé Staline parce que le débat était dirigé contre l'orthodoxie plékhanovienne, c'est-à-dire contre une vision simplificatrice de marxisme. Il a appuyé l'orientation prise par la philosophie à l'époque, parce que cela lui semblait une prise de position contre un marxisme étroit et dogmatique.

" Nous nous trouvons devant un paradoxe significatif : Lukacs appuyait une initiative de l'orthodoxie officielle, mais il développait une ligne de pensée qui devait, en fin de compte, entrer en contradiction avec cette orthodoxie. Il dira plus tard : " Je crois pouvoir affirmer tranquillement que j'étais objectivement un adversaire des méthodes de Staline, même quand moi-même je croyais être un partisan de Staline. "

- Vous parlez d'une certaine critique de la ligne officielle stalinienne qu'on pourrait percevoir dans les œuvres de cette période ?

- Tout d'abord, il ne faut pas oublier certains faits matériels précis. À la fin des années 30, lors de la parution en russe de son livre sur l'Histoire du réalisme, il a été l'objet d'une vaste campagne d'attaques de la part de la critique officielle (il y a eu au moins quarante articles contre lui ; la revue à laquelle il collaborait a été supprimée). Un an plus tard, il a même été arrêté pendant un mois : on l'accusait de faire partie de la " cinquième colonne "...

" Mais venons au problème de fond : ses écrits des années 30, 40, 50..., donc de la période stalinienne. Le réalisme en littérature que défendait Lukacs et le réalisme que prônait la critique littéraire stalinienne sont loin d'être la même chose. Ce n'est pas seulement une question de différence de culture et de niveau intellectuel, comme le prétend Kolakowski, dans le chapitre fort malveillant qu'il consacre à Lukacs, dans sa récente histoire du marxisme, où il range Lukacs parmi les esclaves du dogme stalinien. Les essais de Lukacs sur le réalisme fondent le concept de réalisme sur l'idée de plénitude et de substantialité humaine, sur la multi-dimensionnalité de l'image de l'homme, sur l'exigence de non-capitulation devant le mal.

" Dans un essai de 1940, où l'on peut déceler en filigrane une critique assez forte du bureaucratisme stalinien, Lukacs reprend intactes les idées développées en 1912 dans son essai sur la culture esthétique. La continuité des idées du jeune Lukacs et du Lukacs de la maturité me paraît un des arguments les plus convaincants contre l'identification sommaire entre Lukacs et les positions staliniennes.

- Mais on ne peut pas nier que ses livres de cette époque sont fortement marqués par la pensée stalinienne.

- Un livre comme la Destruction de la raison doit être lu, à mon avis, à plusieurs niveaux. Il y a, sans aucun doute, dans ce livre des prises de position sectaires et dogmatiques, des simplifications abusives des idées de certains philosophes contre lesquels est dirigée la polémique, une violence de langage dans sa stigmatisation de " l'ennemi ", qui rappelle les pires clichés de la propagande stalinienne.

" Le dernier chapitre, écrit évidemment pour répondre à la " commande sociale " du moment (nous sommes en 1952, en pleine guerre froide) est lamentable. L'incompréhension de la phénoménologie de Husserl, ou la dénonciation sans nuances des derniers livres de Bergson me paraissent des exemples flagrants dans ce sens. Mais je maintiens que l'idée fondamentale du livre, à savoir la responsabilité de la pensée allemande de type irrationaliste dans la montée des forces antidémocratiques en Allemagne, culminant avec l'avènement du nazisme, reste profondément valable. La Destruction de la raison reste un livre important malgré la forte empreinte du dogmatisme.

" Quant à Existentialisme ou Marxisme, c'est un livre plus modeste, où le simplisme dans l'exposé des idées me paraît encore plus flagrant.

- Pourtant Lukacs a réédité ce livre.

- Oui, parce qu'il a gardé jusqu'à la fin sa critique de principe de l'existentialisme. Il voulait écrire une étude sur la Critique de la raison dialectique. Mais il n'en a lu que deux cents pages, puis il s'est arrêté, parce qu'il trouvait ce livre trop prolixe, pour ne pas dire chaotique : " C'est un livre très honnête mais extrêmement confus et ennuyeux ", écrivait-il dans une lettre. À ses yeux, Sartre avait fait des progrès énormes depuis l'Être et le Néant ; mais il restait fidèle à l'idée heideggerienne que l'homme est un être jeté dans le monde. Or, pour Lukacs, la socialité n'est pas une dimension que l'homme a acquise progressivement. Ce n'est pas une dimension secondaire, mais originaire, constitutive, de l'être humain.

- Vous considérez les œuvres postérieures de Lukacs comme une réaction contre l'appauvrissement du marxisme ?

- Oui. L'Esthétique et l'Ontologie sont nées comme réaction au terrible appauvrissement du marxisme à l'époque stalinienne. Mais c'est aussi une réaction contre l'expansion du néo-positivisme et de la philosophie analytique. Il proteste contre l'idée de réduire la philosophie à la théorie de la connaissance scientifique. Sa volonté est de récupérer la richesse des catégories du réel.

" C'est un retour à la tradition de la Métaphysique d'Aristote et de la Logique de Hegel. C'est une tentative pour redonner à la philosophie son souffle métaphysique, banni par le scientisme néo-positiviste.

Désaffection

- En ce sens, " l'Esthétique " est beaucoup plus qu'une théorie de l'art ?

- Oui. Dans l'Esthétique il y a de nombreux développements sur la science, la magie, la religion... C'est une tentative ambitieuse de reconstruire une réflexion totalisante sur les fonctions de l'esprit et pas seulement sur l'art. Elle se voulait une sorte de " phénoménologie de l'esprit ".

Pour Lukacs, l'essentiel dans l'art, c'est le contenu humain. Peut-on lui faire grief d'essayer, dans l'époque d'expansion du technocratisme, du scientisme, de la philosophie analytique, de faire resurgir les grandes traditions humanistes et de définir avec intransigeance l'humanité irréductible de l'œuvre d'art ? Il considère même l'art comme l'expression privilégiée de l'humanité de l'homme, de la substance humaine. Et comme cette substance est très menacée, il voulait, à travers l'art, sauver l'intégralité de la personne humaine.

" C'est ce caractère humaniste de sa pensée qui domine aussi bien dans l'Esthétique que dans l'Ontologie. Parce que son initiative théorique principale, c'est d'introduire le concept de conscience de soi de l'espèce humaine. Il pensait qu'on ne doit pas parler seulement de classes sociales, de groupes sociaux, de nations... mais aussi de l'humanité, comme une entité qui se constitue historiquement, comme un corpus de qualités progressivement acquises. L'idée centrale de l'Esthétique est que les grandes œuvres d'art expriment justement, à travers une détermination temporelle et spatiale qui est celle de l'artiste dans son temps, l'aspiration qui est celle de l'humanité dans sa totalité.

- " L'Esthétique ", par-delà les œuvres de la période stalinienne, et même par-delà " Histoire et Conscience de classe ", retrouve les thèmes des premières œuvres de Lukacs, c'est-à-dire des œuvres qui sont antérieures à son adhésion au marxisme.

- L'Esthétique définit bien la pensée de Lukacs comme une philosophie du sujet. Lukacs fait place de plein droit à l'affirmation de la subjectivité humaine. L'idée que Lukacs a capitulé devant le " réel ", qu'il s'est plié à la force contraignante de l'" objectivité " et de la nécessité historique (c'est-à-dire le stalinisme), est au fond renversée par la place qu'il donne à la subjectivité humaine. Il retrouve, en effet, sa pensée de jeunesse, qui était présente dans les œuvres de la période stalinienne, mais sur un plan dissimulé. Toutes les sources de la pensée de jeunesse réapparaissent et connaissent une éclosion. C'est - à - dire beaucoup d'idées qu'il avait développées à partir de Kant, de Dilthey, de Husserl et de Hegel.

" Et, ainsi, l'idée du caractère désaliénant de l'art, par exemple, a eu, pour les pays de l'Est, un effet de renversement de l'horizon de pensée : on peut lire L'Esthétique, ainsi que l'Ontologie, comme une gigantesque fin de non-recevoir à l'égard de toute la pratique manipulatrice et bureaucratique du " socialisme de caserne " de type stalinien et néostalinien.

- Il semble, en effet, que l'intérêt porté à la pensée de Lukacs réside, pour une large part, dans le rôle de pensée de la dissidence qu'elle joue dans les pays de l'Est.

La pensée de Lukacs est une pensée par essence critique, non conformiste, qui prend, de manière explicite, des distances par rapport aux pratiques existantes, Lukacs a écrit un texte sur la question de la démocratisation à la suite des événements de Tchécoslovaquie en 1968. Il ne l'a pas publié parce qu'il n'en était pas très satisfait. Mais c'est ici qu'on trouve cette pensée politique et ses analyses sur la situation du socialisme réel. On trouve, dans ce texte, une critique aiguë de pratiques néostalinienne. Le centralisme ahurissant, la manipulation, l'absence d'autodétermination dans les pratiques élémentaires de la vie quotidienne, le danger fatal de dépolitisation, la résignation des gens...

" Mais votre expression " pensée de la dissidence " appelle quelques éclaircissements. Lukacs était un esprit oppositionnel, mais il n'a jamais renié l'expérience socialiste dans nos pays. Son projet était de " redresser " ce qu'il jugeait être une déformation ou une mutilation du socialisme, de donner un fondement théorique à la reconstruction, sur des assises humanistes, de ces sociétés, mais non de s'engager dans une contestation globale. La pensée de l'École de Francfort est, dans ce sens, plus négative et plus radicale que la sienne ; mais aussi beaucoup plus sommaire, pour ce qui concerne les pays de l'Est. Lukacs a vécu du dedans l'expérience du socialisme et il a pu mesurer la pesanteur du réel, la complexité effective du tissu social. La subjectivité lukacsienne est une subjectivité enracinée dans l'objet, qui veut modifier et réformer le réel, en épousant sa structure et ses contours, tandis qu'Adorno, beaucoup plus pessimiste, trouvait son seul point d'appui dans l'autonomie orgueilleuse du sujet solitaire, cantonné dans son travail de négation perpétuelle (1).

" Il faut ajouter que ni Lukacs ni Adorno ne sont des figures dominantes de la pensée et de l'intelligentsia à l'Est. Une certaine désaffection à l'égard de la philosophie orientée vers les problèmes sociaux et historiques fait que les jeunes philosophes roumains, par exemple, s'intéressent plus à Heidegger et à Nietzsche, ou à Karl Popper et à la philosophie analytique, ou au structuralisme et à la sémiologie. Mais ceux qui sont concernés vraiment par une réflexion critique sur les problèmes concrets de la société de notre temps trouvent finalement l'impulsion pour développer une pensée autonome dans les écrits des penseurs comme Lukacs, Sartre, Adorno ou Bloch. "

[1] Voir l'interview de Miguel Abensour sur l'École de Francfort, dans le Monde Dimanche du 2 mars.